



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XX.

Québec, Province de Québec, Avril 1876.

No. 4.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE : Poésie : L'aveugle.—Le petit porteur de journaux. —Éducation : Education des enfants.—L'instruction pour les jeunes filles. —Pédagogie : L'art de bien lire.—Le Feu sacré.—Se faire entendre à force de se faire écouter.—Leçons familières de langue française. —Vantetés : Invasion du Canada et siège de Québec par les Américains en 1775 (suite et fin).—Les langues sauvages du Nord-Ouest.—La nature brute et la nature cultivée. —Hygiène : Santé des enfants. —Biographie : Cook et Banks. —Avis officiels : Nominations.—Membres du nouveau conseil de l'instruction publique.—Instituteurs disponibles.—Bulletin bibliographique. —NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin des sciences.—Bulletin des statistiques.—Bulletin des beaux-arts.—Annonces.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'aveugle.

Vous dont les yeux s'ouvrent sans cesse
 Au glorieux éclat du jour,
 Vous qu'un joyeux soleil caresse,
 A chaque instant, avec amour :
 Vous qui sur la terre fleurie
 Marchez en regardant les cieux,
 Et qui dans la verte prairie
 Pouvez guider vos pas joyeux.

Vous pensez quelquefois, sans doute,
 En cheminant dans les clartés,
 Qu'un malheureux poursuit sa route
 Dans la nuit noire, à vos côtés.
 Pour lui, sans cesse, un sombre voile
 Sur la nature est étendu ;
 Son horizon est sans étoile,
 Son soleil, à jamais perdu.

De quelque côté qu'il s'avance,
 L'ombre impénétrable le suit ;
 Autour de lui, sépulture immense,
 La nuit sans fin, toujours la nuit !
 Et dans sa zone sans lumière,
 Vivant comme dans un linceul,
 Il est constamment solitaire,
 Sans pouvoir jamais être seul.

Comme vous, j'ai vu la nature
 Et j'ai joui de ses beautés ;
 J'ai vu l'éclatante parure
 Du ciel, et ses douces clartés.
 Je travaillais comme les autres,
 Contant, sans refuser mon tour ;
 Et mes deux bras, comme les vôtres,
 Gagnaient le pain de chaque jour.

Et le soir, assis sur la porto
 Avec ma femme je voyais
 Mes enfants, joyeuse cohorte,
 S'amuser, et puis, je disais,
 En voyant au ciel un nuage :
 Demain, nous aurons mauvais temps ;
 Un compagnon, après l'ouvrage,
 S'arrêterait ; nous causerions longtemps.

Toujours assez de pain on bucho,
 Les enfants n'allaient pas pieds-nus ;
 L'hiver, dans le poêle, une bûche :
 Les pauvres étaient bienvenus.
 Hélas ! ce temps a passé vite !
 Mes yeux sont partis : après eux,
 Le malheur est venu de suite,
 Avec son cortège hideux.

La misère assise à la porte,
 La nudité, le froid, la faim
 Et ses déchirements : en sorte
 Qu'il m'a fallu tendre la main !
 Ces bras si forts à leur ouvrage,
 Autrefois toujours travaillant,
 Savez-vous qu'il faut du courage
 Pour les tendre vers le passant ?

Où ! mais ce n'est pas la paresse !
 Si, seulement, je pouvais voir l'.....
 Mais, en attendant la faim presse,
 Il leur faut du pain pour ce soir,
 —Donnez ; et que la Providence,
 Pour ce service à moi rendu,
 Vous remette, en sa bienfaisance,
 Tout le bonheur que j'ai perdu.

N. LLOENDRE.